

NOTRE FEUILLETON

LE MYSTÈRE DU PACIFIQUE

L'publication autorisée par la Bonne Presse, Paris. Ceux de nos lecteurs qui désiraient prendre un abonnement à ces romans bi-mensuels n'ont qu'à envoyer 24 francs à "La Bonne Presse", 5, rue Bayard, Paris

PAR PIERRE D'AQUILA

— Vos paroles me rassurent, Madeleine. Je pourrai donc vous tenir au courant de mes démarches, et si, un jour, j'acquiesce la preuve que M. von Schirmeck trempe dans une combinaison peu avouable, je vous en avertirai loyalement. Jusque-là, je me défends de tout jugement et souhaite vivement que mes craintes ne soient pas fondées.

— Une question, Monsieur. Votre ami... il est dans la petite salle du premier, n'est-ce pas ?

Guy ne put s'empêcher de sourire.

— Quelle devineresse vous feriez !

— Mon Dieu ! non. C'est assez clair, ce me semble.

Comme ils s'en retournaient dans la foule, un employé d'ambassade reconnut Guy, le prit à l'écart et l'entretint quelques instants de certaines difficultés de son service.

Quand l'attaché rejoignit Geneviève, elle n'était plus seule ; un inconnu lui parlait avec volubilité.

Grand sec et raide, portant le monocle avec prétention, Guy le caractérisa tout de suite, à part lui : "un Schirmeck en us jeune".

Geneviève écoutait — pouvait-elle faire autrement ? — ce que lui disait ce grand dégingandé, mais il était visible que cette compagne ne la charmait guère.

Discrètement, il s'approcha.

— M. Bendorff, un ami de mon oncle, dit-elle ne le présentant au Français.

Guy tendit la main, un sourire aimable sur les lèvres. Bendorff la lui serra, mais sans grande chaleur. Visiblement, il appréciait peu l'arrivée du jeune homme.

Schirmeck les rejoignit bientôt. Il affecta une grande cordialité, non seulement pour Bendorff, mais encore pour Guy.

Celui-ci ne devait pas tarder à connaître la raison de cette attitude.

Profitant d'un moment où Bendorff et Geneviève s'entretenaient avec d'autres invités, Schirmeck dit au Français : — Que pensez-vous de Bendorff ?

— Eh bien, Monsieur, je n'ai fait que l'entrevoir et il me serait difficile de porter sur lui un jugement motivé.

Le baron grimaça en manière de sourire.

— Oui, je comprends... Enfin...

Mais moi, qui connais ce garçon de longue date, je puis vous affirmer, Monsieur d'Hardres, qu'il est très intelligent, très... comment dites-vous en français ?... débrouillard. Oui, c'est cela, très débrouillard. Une valeur, quoi !

Un court instant il guetta une approbation de Guy. Habilement, celui-ci répondit :

— J'en suis heureux pour lui.

— Oui, Bendorff, c'est quelqu'un. J'ai tout lieu de croire qu'il fera un mari idéal pour Geneviève...

Le Français serra les poings, mais son visage demeura impassible. Au même instant, il reconnut de loin Roger qui lui faisait signe discrètement.

Il prit congé en quelques mots du baron et rejoignit son ami.

— Eh bien ?

— Ça y est. J'ai appris beaucoup de choses. Plus tard, je te dirai.

— D'accord. Maintenant, retournons ensemble vers Schirmeck.

— Nous le retrouverons cet homme !

— Je n'en ai jamais douté.

— Il modifiera profondément notre genre de vie.

— Vraiment ?

— Eh oui. Bientôt, peut-être, nous devrons partir loin, très loin.

— Ah !

Une émotion singulière s'empara de Guy à la pensée d'un départ éventuel. A voix basse il murmura :

— Si au moins je pouvais avoir quelques minutes d'entretien avec Mlle de Liance...

Ils rejoignirent Schirmeck qui, maintenant, conversait vivement avec Bendorff. Geneviève ne paraissait nullement se soucier de ce qu'ils disaient.

Le retour des deux Français la réjouit. Les Allemands cessèrent aussitôt leur tête-à-tête et se joignirent au groupe.

Quelques minutes passèrent. Puis un garçon de service s'approcha et remit un pli au baron. Celui-ci le lut et partit après avoir glissé quelques mots à l'oreille de Bendorff.

Un autre garçon vint trouver Bendorff peu après le départ de Schirmeck et lui dit que le baron l'attendait.

— Où cela ?

— Dans le salon du cercle, au premier.

Guy et Geneviève restèrent seuls. Pas pour longtemps, d'ailleurs. A peine Bendorff était-il disparu dans la foule que Roger surgit. Il empoigna son ami par le bras, et après s'être excusé auprès de la jeune fille, lui dit à l'oreille :

— J'ai éloigné Schirmeck et Bendorff pour te laisser quelques minutes d'intimité.

— Tu... commença Guy stupéfait.

— Plus tard, je t'expliquerai. A tout à l'heure ! Quitte Mlle de Liance, autant que possible, avant le retour des Allemands. Je t'attends à ton appartement.

Il partit sans laisser à Guy le temps de le remercier. Très ému, le jeune homme rejoignit Geneviève.

— Mademoiselle, dit-il gravement, je dois vous annoncer une nouvelle qui peut-être vous étonnera... Je vais partir. Quand ? Prochainement, sans doute. Où ? Je n'en sais rien encore. Pour combien de temps ? C'est aussi un mystère pour moi.

Une lueur d'inquiétude passa dans les yeux de la jeune fille.

— Elle est toute récente, votre décision, Monsieur Guy ?

— Toute récente, en effet... depuis que Roger et moi avons échangé quelques mots.

— Je comprends. Il s'agit sans doute encore de la même affaire, de cette affaire où mon oncle se trouve mêlé ?

— Oui, Mademoiselle.

— Pourriez-vous me dire — la voix, qui tremblait légèrement, hésitait à prononcer les paroles, — pourriez-vous me dire... s'il y a... danger pour vous dans... cette expédition ?

— J'espère que non. A parler franc, je n'en sais rien. Je serai très prudent, d'ailleurs.

Sur le visage de Geneviève, l'inquiétude se fit plus angoissée. La voix du Français se fit très douce et presque solennelle quand il ajouta :

— Ecoutez, Mademoiselle, je ne sais ce que l'avenir immédiat me réserve. Soyez assurée, en tout cas, que je ne vous oublierai pas, quoi qu'il advienne. Je connais vos profonds sentiments religieux et les partage pleinement. Dieu nous préservera.

— Aurai-je parfois de vos nouvelles ?

— Certainement, si la chose est possible sans danger. Quoi qu'il en soit, je trouverai bien le moyen de vous rappeler qu'il existe, de par le monde, un certain Guy d'Hardres qui ne vous oublie pas. Un mot d'ordre suffira pour vous rassurer.

— Et quel sera ce mot ?

— France ! dit très bas le jeune homme.

Il se tut. Une émotion soudaine l'étreignait. Mais il se raidit. Il lui fallait être fort pour la lutte qui s'annonçait.

D'une voix grave, il dit :

— Sommes-nous d'accord, Geneviève ?

— Elle le contempla de ses beaux yeux candide et simplement répondit :

— Oui, Guy.

Après un dernier sourire, le jeune homme s'éloigna.

CHAPITRE V

LE VOILE SE SOULEVE

— Et maintenant, Roger, je t'écoute. Guy venait d'allumer le réchaud électrique qui, dans quelques minutes, donnerait un excellent café. Depuis longtemps déjà, les carillons avaient sonné minuit.

Roger, pour cette nuit, était l'hôte de son ami dans le confortable appartement que possédait l'attaché.

— Quand je t'eus quitté, au Kommodor, j'étais résolu à tout prix, à surprendre la conversation de Schirmeck et de son homme d'affaires. Je gagnai donc l'étage par un escalier situé à l'autre extrémité de l'hôtel.

Sans difficulté, je trouvai la petite salle du fameux rendez-vous.

La porte en était ouverte, j'y pénétra.

Les tentures partaient. Il était aisé de me dissimuler. Je choisissais le coin le plus obscur.

A 10 h. 30 exactement, un murmure de voix me parvint. Je soulevai légèrement la tenture qui m'abritait et un peu de glace me permit de reconnaître Schirmeck et l'homme au faciès de bouledogue.

Le baron verrouilla la porte, en ouvrit deux autres donnant sur les salles voisines où il vérifia également toutes les serrures.

— Voilà, dit-il quand il revint, nous sommes maintenant en parfaite sécurité. Personne ne peut nous entendre. Pas de meubles pouvant cacher un indiscret ; quant aux tentures, elles tombent trop bien, vraiment, pour dissimuler un espion.

Tu me croiras, Guy, si je t'affirme qu'à ce moment mon front se couvrit instantanément de sueur.

Les deux hommes s'assirent et la conversation s'engagea.

— Eh bien, Hermann, où en sommes-nous ?

— Voilà, chef. J'ai réussi péniblement à trouver les hommes qui fourniront le contingent du prochain départ.

— Des hommes sûrs ?

— Tout à fait. De rudes gaillards habitués à la discipline militaire.

— Sehr gut !

— Malheureusement, le maître voudrait encore cinquante hommes et le recrutement devient très difficile. Depuis qu'ils ont connu, en France, pendant la guerre, le régime de la liberté, beaucoup d'Allemands se sont dégoûtés de nos méthodes militaires.

— Patience, ricana Schirmeck, les beaux jours reviendront, et bientôt. Songes-y bien, Hermann, le "travail" commencera au début d'août.

— Ach !

Quelle surprise alors pour toutes ces chères alliées... Mais revenons à nos moutons. Et l'agence de la Fielersstrasse ?

— Elle ne donne plus grand-chose. Presque tous les sans-travail qui viennent y chercher un emploi n'ont pas les qualités requises.

— Quoi qu'il en soit, je compte fermement sur toi pour rassembler rapidement les effectifs du dernier contingent.

— Je ferai mon possible, chef.

Après quelques échanges de renseignements, sans intérêt pour nous, les deux Allemands quittèrent la place. Je les suivis bientôt et te retrouvai au salon.

Depuis longtemps déjà Roger avait terminé son récit. Silencieux, Guy réfléchissait. L'aventure qu'il avait pressentie dès la minute où il vit l'auto s'avancer, phares éteints, sur la route d'Alenstein, se développait maintenant inexplorablement. C'était comme un tourbillon où Roger et lui étaient irrésistiblement entraînés.

— C'est très clair, dit l'attaché.

— En effet.

— Nous irons... là-bas.

— Oui.

— Et je vois déjà le chemin qui nous y conduira.

— La Fielersstrasse ?

— Parfaitement. Il faudra nous camoufler en Allemands authentiques. Tu connais parfaitement la langue, comme moi, d'ailleurs. Avec un peu d'adresse, munis des documents que nous pourrions sans doute nous procurer par l'intermédiaire de l'ambassade, nous réussirons à nous faire "embaucher" à l'agence de la Fielersstrasse.

3 heures sonnèrent.

— Il est temps d'aller dormir, Roger. Demain, à 8 heures, nous nous mettrons au travail.

La promenade berlinoise par excellence, la célèbre avenue *Unter den Linden*, n'avait que de rares promeneurs en cette chaude après-midi de juin.

Deux jeunes hommes l'arpentaient lentement, parlant à voix basse avec animation.

— En résumé, conclut le plus âgé des deux, je crois que rien n'est laissé au hasard.

— Tout a marché merveilleusement, Guy. Vraiment, nous pouvons remercier la Providence.

— C'est de bon augure pour l'avenir. Nous partirons pleins de confiance.

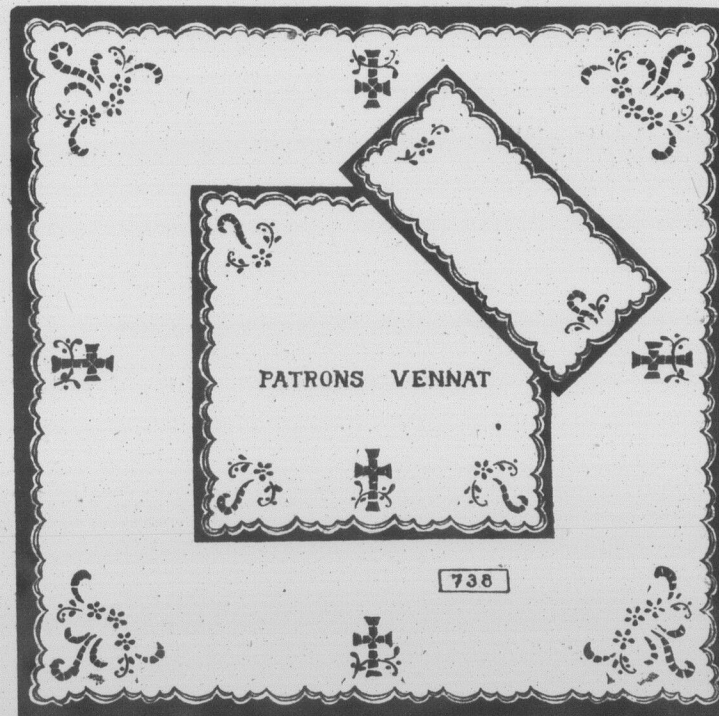
— Deux jours encore, et... adieu, Berlin !

Ils se turent, soudainement émus à la pensée de ce départ tout proche.

Sous des noms d'emprunt, munis de certificats admirablement truqués, ils avaient réussi à se faire engager à l'agence de la Fielersstrasse. Guy sous le nom de Fettig, Roger sous celui de Rutli.

(à suivre)

La broderie est un agréable passe-temps



No 738.—Set de Communion pour malade à la maison, comprenant la nappe pour mettre sur la table, le morceau carré pour mettre devant le malade et petit purificateur pour les doigts du prêtre. Les 3 morceaux ensemble à tracer 35c, perforé 75c, au fer chaud 55c. Etampé sur toile fine deux quarts les 3 morceaux ensemble \$1.85 ou \$2.25. Coton à broder français 45c.

Circulaire Religieuse 5c. Circulaire de Baptême 5c. Circulaire de Nappe 5c.

Abonnez-vous à notre Revue mensuelle de Broderie et Musique 12c par an.

BULLETIN DE LA FERME, No 1, de la Couronne, St-Roch, Québec.